

Laurent Gauriat, Joël Cuoq

Journaliste radio

Une voix, un micro, une écriture

Presses universitaires de Grenoble

Avec les témoignages de :

David Aussillou (France Bleu Provence) – p. 44

Nicolas Marsan (RMC Info) – p. 73

Franck Ballanger (France Inter) – p. 75

Laurent Gauriat (Radio France) – p. 88

Johan Moison (France Bleu Armorique) – p. 90

Mathilde Lemaire (France Info) – p. 92

Fabienne Sintès (France Info) – p. 108

Jean-Laurent Bernard (France Bleu) – p. 111

Frédéric Wittner (France Info) – p. 120

Anne Jocteur-Monrozier (France Bleu) – p. 123

Clémentine Méténier (RCF Isère) – p. 124



Avant-propos

Plus de 43 millions de personnes écoutent chaque jour la radio. Combien d'entre elles savent ce qui se passe dans une rédaction au quotidien, comment sont choisis et fabriqués les reportages, comment s'écrit un journal radio, ou comment ce média centenaire a fait pour sortir rajeuni et conquérant de la révolution numérique? C'est à ces questions que répondent les auteurs de cet ouvrage, Joël Cuoq et Laurent Gauriat. À eux deux, ils totalisent cinquante-cinq ans d'expérience à tous les postes dans ce « média de l'im-médiat » qui fascine toujours autant.

Dans les pages qui suivent, ils ont souhaité ouvrir les portes de leur univers, donner les codes, le mode d'emploi du journalisme radio, afin de permettre au lecteur de mieux comprendre ce qu'il entend à la radio.

Cet ouvrage se destine en priorité aux étudiants en journalisme qui trouveront au travers de ces chapitres un condensé pédagogique de tout ce qu'ils tentent d'appréhender durant leur apprentissage dans les écoles de journalisme. Mais au-delà de ceux qui aspirent à faire ce métier exigeant, les auteurs s'adressent aussi à tous les amoureux du média radio qui, à la lecture de ces pages, pourront parfaire leurs connaissances sur ces voix, ces mots qui sortent du poste tous les jours.

Décortiquer le média radio, le rendre accessible, ont été l'obsession des auteurs durant leur travail d'écriture. Pour y parvenir, ils se sont appuyés sur de nombreux témoignages, illustrations, infographies et exercices pour faire de leur livre une véritable « boîte à outils ». Ne manquez pas le glossaire, il fourmille d'informations que vous retrouverez au fil des pages, mais aussi du vocabulaire technique indispensable. Les renvois au glossaire sont signalés seulement à la première occurrence d'un mot afin de ne pas alourdir la lecture.

Avec ce livre, vous entrerez avec eux dans les rédactions, participerez aux conférences de rédaction comme si vous étiez journaliste, et découvrirez la radio comme vous ne l'avez jamais lue!



1^{re} partie

↘ **La radio,
média de l'instant,
bien dans son temps**

Au début était la TSF, la télégraphie sans fil. Quand Guglielmo Marconi transmet un message sonore par ondes hertziennes, en mars 1899, depuis Douvres en Angleterre jusqu'aux rivages français du Pas-de-Calais, il ne sait pas encore qu'il vient d'inventer un média. Car il n' imagine pas que sa trouvaille puisse porter la voix humaine et la musique dans chaque foyer. Ce qui n'est alors qu'une innovation technique de plus, réservée aux seuls militaires en campagne, fera une entrée fracassante dans l'Histoire un jour de novembre 1917 en Russie. Émettant depuis le croiseur *Aurore*, une radio annonce que le soviet de Pétrograd prend la tête de la révolte. Par précaution, le gouvernement russe de l'époque avait pourtant fait détruire, la veille, les presses des journaux. C'est donc par le plus inattendu des médias, la TSF, que le monde apprend l'acte fondateur de la Révolution russe. En novembre 1921, un premier bulletin radiophonique est diffusé depuis la tour Eiffel. L'année suivante, Émile Girardeau lance Radiola, la première station privée. Dans les années 1930, le gouvernement français organise et réglemente la diffusion de la TSF qui est placée sous la tutelle des PTT, l'administration des Postes, télégraphes et téléphones. Le poste de radio trône d'abord en bonne place dans les salons bourgeois aux côtés du piano, puis se répand dans les classes moyennes. C'est en famille que l'on se rassemble pour écouter les programmes de « récréation artistique », de musique légère, les feuilletons et les informations. La radiodiffusion rencontre rapidement un succès universel, comme en témoigne Léon Plouvier, directeur de Radio-PTT-Nord en 1930 : « On se hâtait de rentrer chez soi pour ne rien perdre de ces soirées radiodiffusées, plus de haltes dans les cabarets, plus de parties de cartes en face d'une canette. À tel point que le Syndicat des débitants de boissons intervint à la mairie pour nous faire supprimer » (Balle, 2011).

Chapitre 2



Les mots

A. Écrire pour un auditeur, un seul

Par nature, la radio entre dans l'intimité de ceux et celles à qui elle s'adresse. Le journaliste s'adresse à un auditeur occupé au volant de sa voiture, à la table de son petit-déjeuner, devant le miroir de sa salle de bains. Pour retenir l'attention de cet auditeur, le journaliste doit choisir le ton et les mots de la conversation entre deux personnes. Le ton le plus naturel, chaleureux, enthousiaste. Celui que nous employons pour nous adresser à un être cher ou à un membre de notre famille. Dans ce but, le journaliste radio utilisera par exemple le « nous », fédérateur et de connivence, le « vous », de respect et d'interpellation. Il se servira aussi de la forme interrogative : « Vitesse au volant : et vous ? Quel automobiliste êtes-vous ? », « La fac ou l'apprentissage : et si vous deviez choisir pour vos enfants ? ». Des techniques qui visent à instaurer un dialogue avec cet interlocuteur unique : l'auditeur. Ce type de relations entre la radio et son public a été défini dès 1955 par Maurice Siegel, alors directeur de l'Information d'Europe 1 : « De collective, l'écoute de la radio est devenue individuelle. C'est ce qui nous a permis de modifier le langage de la radio. Nous voulions convaincre ceux qui nous écoutaient que nous nous adressions à chacun d'entre eux, en tête-à-tête. » (*Vingt ans, ça suffit*, Plon, 1975 ; cité par Deleu, 2006).

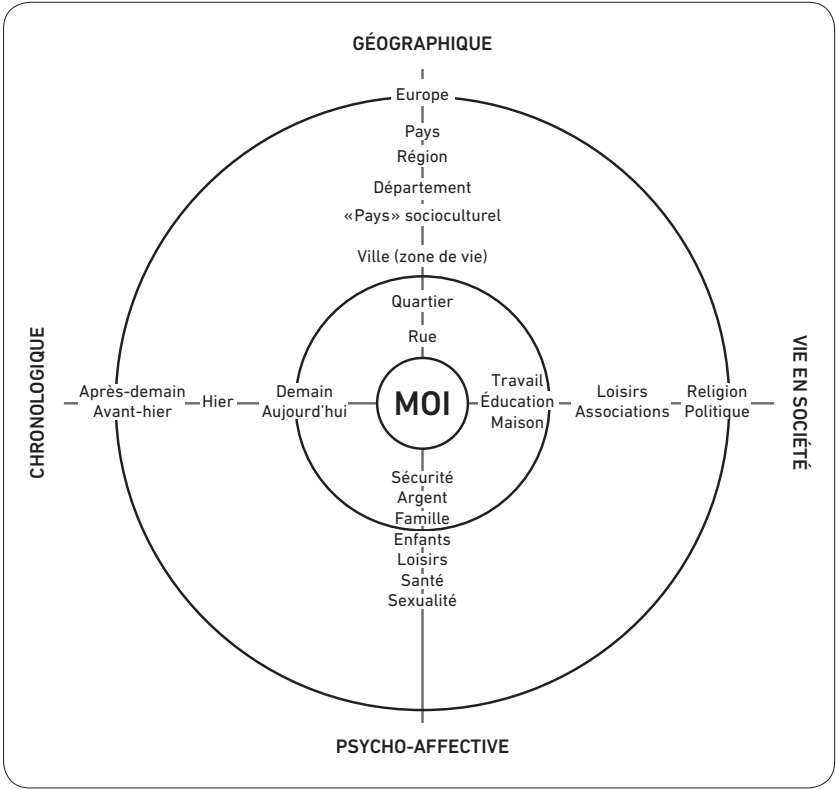
B. Une relation intime : les lois de proximité

Pour intéresser son auditoire, retenir l'attention de son public, le journaliste radio respectera une loi : la loi de « proximité ». Elle se décline en quatre composantes :

- la **proximité temporelle**. Nous sommes, par curiosité bien naturelle, sensibles à ce qui se passe aujourd'hui, ce qui vient de se passer, ce qui risque d'advenir demain et qui influera sur notre vie quotidienne. Exemple : « Le vote, la nuit dernière, de la réforme ferroviaire par les députés provoque une grève générale des cheminots à l'appel de leurs principaux syndicats. La circulation des TGV sera fortement perturbée dès demain matin, 8 heures ». Les faits, événements, situations qui se produisent dans l'instant seront toujours privilégiés. Ce qui est « actuel », d'actualité, sera décliné en une multitude de reportages. Cette notion d'actualité s'applique à des événements pourtant prévisibles et même répétitifs : Tour de France, Coupe du monde de football, rentrée scolaire, etc. ;
- la **proximité géographique**. Ce qui se passe chez soi, près de chez soi est plus important qu'un événement lointain. Le succès des radios locales illustre cet attachement du public à son village, son quartier, sa ville, son département, sa région. Ce lien de l'auditoire avec son territoire proche donnera lieu à un traitement politique (élections locales), culturel (festivals, patrimoine), pratique (météo, trafic routier), etc. ;
- la **proximité affective**. C'est la plus puissante de ces lois : elle s'appuie sur les grandes passions, les pires instincts qui régissent les relations entre les humains : amour, amitié, peur, haine, envie, mort, sexe, argent, plaisir, violence, pouvoir. Les rubriques « faits divers » racontent au quotidien les effets de ces « grandes passions ». Par cynisme ou dérision, les journalistes ont inventé la loi du « mort-kilomètre » : un déraillement de train avec 300 morts au Bangladesh sera passé sous silence alors qu'un accident de minibus de transport scolaire sur la Rocade Est, ayant fait une victime et causé des blessures à une dizaine d'enfants fera l'ouverture des journaux ;
- la **proximité sociale**. Le journaliste radio n'oubliera jamais que les pompiers, les infirmières, les institutrices sont les trois professions préférées des Français. Parce ce qu'elles touchent au cœur de nos préoccupations individuelles et collectives : santé, enfance, école, sécurité. Un conflit social ou une grande affaire judiciaire touchant l'un de ces métiers sera privilégié. Plus généralement, l'appartenance à un groupe social, politique, religieux, culturel est une garantie pour le journaliste qu'un vaste public sera concerné par les reportages sur ces groupes : retraités, médecins, agriculteurs. Cette proximité sociale s'étend aux loisirs : lecture, cinéma, randonnée, gastronomie, bricolage, automobile, vélo, etc., forment des communautés d'amateurs en attente d'informations sur leur passion commune.

Une information qui combinerait les quatre composantes de la loi de proximité serait déclinée à l'infini puisqu'elle rassemblerait le plus grand nombre d'auditeurs autour de centres d'intérêt partagés.

Figure 10. Les quatre composantes de la loi de proximité



➤ **Exemple**
L'affaire Vincent Lambert

L'affaire Vincent Lambert, du nom de ce jeune homme, tétraplégique, en état de conscience minimale après un accident de la route, devenu le symbole du débat français sur la fin de vie. Chacun peut s'identifier au destin tragique de Vincent Lambert, à son épouse qui se bat pour obtenir l'interruption de l'alimentation artificielle de Vincent afin de le « laisser partir dignement » ; ou à l'inverse au combat de ses parents

F. Fuyez les clichés !

Ils sont une des plaies du journalisme, ils pullulent trop souvent dans nos papiers et agacent nos auditeurs. Usés, éculés, émoussés, rebattus. Ce sont les clichés, les poncifs, les lieux communs.

Naissance et vie d'un cliché

Dans cette partie de bras de fer sous haute surveillance entre majorité et opposition, le pouvoir gère sans état d'âme le feuilleton de ce tir de barrage pas comme les autres. Cette phrase n'accumule pas moins de six clichés pour cacher une information quasi inexistante...

En français dans le texte, on écrirait : *Comme d'habitude gauche et droite ne sont d'accord sur rien et le Président s'en accommode fort bien.* Le cliché journaliste agit selon le principe de la bière sans alcool : la couleur de l'info, les mots de l'info, la petite musique de l'info mais il n'y a pas d'info. Ou alors bien cachée derrière des formules connues de tous, comme les paroles d'une chanson enfantine. Le lecteur ou l'auditeur s'endort au son de cette berceuse.

De même, l'auditeur entend l'écho bien connu d'un titre de film à succès ou d'un best-seller quand le journaliste utilise à toutes les sauces : *Bienvenue chez les Ch'tis, La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, Le charme discret de la bourgeoisie, Chronique d'une mort annoncée, La vie est un long fleuve tranquille, 50 nuances de Grey*, etc. Le titre de la romance SM signée par E. L. James est promis à un bel avenir au rayon des clichés ! En quelques mois, il a déjà été décliné en 50 nuances de gays, de gris, de vert, de bleu, de gros et même, « 50 nuances de robots mous » !

Le cliché se renouvelle au gré des modes médiatiques. La vogue des émissions culinaires du genre « Master chef » a vu se répandre des expressions comme « un plat très malin », « sublimer la courgette »². Aussitôt intégrées dans la *nouvel langue* médiatique, ces expressions ont donné des « très malins » et des « sublimés » dans les rubriques politiques, économiques, culturelles, sportives.

L'avantage pour le journaliste paresseux : avec un minimum de faits avérés et vérifiés et un maximum de poncifs éculés vous obtenez sans effort le papier d'un feuillet ou d'une minute qui fera (un temps) illusion... Mais méfiez-vous de la facilité !

2. *L'assassin court toujours et autres expressions insoutenables*, Frédéric Pommier, France Inter-Seuil, 2014.

Chapitre 3

La voix

A. Nous existons par notre voix

Elle est notre identité radiophonique. Avant le style, le rythme et la hiérarchie, la voix est, pour l'auditeur, l'accès direct à notre personnalité. À l'inverse, notre voix s'imisce dans le quotidien de l'auditeur, elle se faufile dans son lit, dans sa cuisine, dans sa voiture. Il faut donc la maîtriser pour l'utiliser à dessein. Il faut la travailler comme un instrument de musique pour la moduler et en jouer à notre guise.

➤ TÉMOIGNAGE

Nicolas Marsan : J'ai toujours aimé raconter des histoires

Quel plaisir de capter l'attention avec sa voix, jouer de son timbre, calmer le débit, ralentir le rythme, poser les graves, se rapprocher du micro et murmurer une information importante pour que chaque auditeur se sente unique. Ici, la respiration est fondamentale. Respirer avec le ventre pour maîtriser le souffle en toutes circonstances et particulièrement lors des gros coups de tabac. L'une des expériences les plus probantes en la matière reste sans nul doute l'affaire Merah. Nous apprenons à 4 heures du matin que la police a retrouvé le tueur et s'apprête à intervenir dans l'appartement. Nous devons prendre l'antenne à 4h30. Plus aucun reportage prévu la veille ne tient. Il faut tout jeter et construire la matinale minute après minute. L'information se fait au moment où nous parlons. La rédaction, la régie, le studio sont en fusion, les interviews arrivent les unes après les autres, la situation évolue très vite. Les équipes du matin courent dans tous les sens pour récolter, confirmer un maximum d'informations. Pour autant, le présentateur doit absolument garder son calme à l'antenne pour transmettre au mieux

l'information. Et ce calme passe nécessairement par la maîtrise de son souffle pour rester maître de soi, gérer son stress et ne pas se laisser submerger, voire noyer par la panique.

Une voix posée sur une respiration ventrale, un souffle maîtrisé, ces gammes répétées inlassablement tous les jours permettront de toucher l'auditeur, de le capter. Mais il faut aussi lui parler. D'où l'importance du texte, étroitement lié à la voix. Les mots ont un sens. Notre langue est suffisamment riche pour choisir les plus justes, les plus percutants. Un trompettiste s'approprie son instrument et ses notes, le présentateur doit s'approprier sa voix et ses mots. Un présentateur doit trouver sa propre langue, son débit, ses rythmes et ses silences dans lesquels sa voix s'épanouira, où il prendra plaisir à articuler ses phrases comme sa pensée. Tout est lié. Grâce à cela, il se forgera une personnalité, une empreinte radio. Il doit trouver sa marque de fabrique dans son timbre, dans sa manière de s'adresser aux auditeurs, dans le champ lexical choisi pour se forger une patte reconnaissable, identifiable. Malheureusement dans ce métier, les présentateurs sont trop souvent interchangeables car ils ne possèdent aucune personnalité à l'antenne.

*Nicolas Marsan, journaliste,
ancien présentateur des journaux de la matinale à RMC Info.*

B. Parler à un auditeur. Interpréter un papier

Le journaliste radio est aussi un comédien. Il n'est pas là pour lire un texte mais pour s'adresser à un auditoire le plus large possible. Pour ce faire il doit rendre oral un support écrit. Pas simple, mais une technique d'écriture, le choix des bons mots, une ponctuation appropriée, un style direct, concis, une posture, des gestes, peuvent permettre d'y parvenir. La voix sera la cerise sur le gâteau.

Pour accéder à cette écriture orale, il est utile de formuler ce que l'on veut dire, à haute voix, comme si l'on s'adressait à quelqu'un ; et ensuite d'écrire ce que l'on vient de dire. Ça fait toute la différence ! Dans toutes les rédactions, vous entendrez les journalistes parler leur papier et non pas l'écrire silencieusement dans leur tête. Vous verrez aussi des journalistes faire écouter leur papier à d'autres journalistes avant d'aller à l'antenne. Une manière de tester sur autrui l'efficacité de ce qui est dit, l'occasion de modifier quelques mots pour rendre le message plus fluide. Le retour des autres est précieux, ils peuvent entendre une incohérence, ou faire remarquer une confusion.

Dans le langage oral, la voix, le ton, restent en l'air, suspendus, tant que l'on est dans le même élément de démonstration. La radio étant le lieu de l'oralité, il faut faire de même et ponctuer son papier comme s'il était un élément de langage. Les journalistes radio utilisent beaucoup les points de suspension, accompagnés d'une flèche vers le haut. Ces repères indiquent à l'œil que la voix doit rester en l'air, que les phrases s'enchaînent avec une respiration comme seule césure. En revanche, lorsque l'on change d'éléments de démonstration, la voix doit chuter, et ce sera matérialisé sur le script du journaliste par un point et une flèche vers le bas. Le fait d'être « descendu » permet de repartir sur la phrase d'après par une rupture de ton et de rythme ; idéal pour casser la monotonie et la linéarité d'un papier.

Le journaliste radio, qu'il soit présentateur ou reporter, doit avoir en tête qu'il raconte une histoire, que le micro dans lequel il parle représente une assemblée, un grand nombre d'individus qui l'écoutent. Comme dans une histoire, le ton, la voix, le débit sont nuancés. On accélère sur certaines parties de phrases, on ralentit sur d'autres, on glisse du silence avant un mot pour mieux le mettre en valeur car il est porteur d'information, bref, on joue avec son texte, comme avec les mots qui sortent de notre bouche.

➤ TÉMOIGNAGE

Franck Ballanger : Passeur d'émotions

À chaque fois que je m'assieds en tribune de presse, quel que soit le sport ou la compétition que je vais commenter, je ressens (au moins) une pointe d'excitation. Parce que je sais ! Que même le plus obscur des matchs de foot peut cacher un trésor, un geste, un moment qui restera à jamais gravé dans la mémoire de l'auditeur... et dans la mienne. Alors imaginez un peu l'incroyable tempête que peut parfois provoquer un « grand » match avec de la tension, de l'enjeu et cette fameuse pression que l'on verse dans les verres de tous les sportifs ! Dans ces moments-là, le commentateur devient un « passeur d'émotions », un témoin privilégié de l'exceptionnel qui se joue sous ses yeux. Du bonheur par procuration, mais du bonheur...

Le vendredi 21 mars 2008, par exemple, j'étais dans la tribune de presse de la piscine du Tongelreep, à Eindhoven, pour les demi-finales du 100 mètres des championnats d'Europe. Depuis quelque temps déjà, le Français Alain Bernard « marchait sur l'eau » et ce jour-là, donc, tout le monde attendait de voir de quoi était capable le « requin

d'Antibes». Quelques-uns supposaient même que Bernard était en mesure de battre le record du monde de Peter Van Den Hoogenband chez lui, dans «sa» piscine d'Eindhoven durant cette semaine européenne. La tribune de presse n'était pas vraiment spacieuse. Une minuscule table pour poser son matériel et une proximité presque gênante avec ses voisins. Moi, j'étais installé au bout d'une rangée. À l'extrême gauche de la tribune de presse. À ma droite, Julien Richard, mon collègue de RMC. Un peu avant la demi-finale d'Alain Bernard, nous avons présenté la course, en même temps, chacun sur notre antenne... sauf que nous étions littéralement obligés de crier pour couvrir l'ambiance de la piscine et finalement, Julien avait autant parlé aux auditeurs de France Info que moi à ceux de RMC. Une sorte d'antenne commune bien involontaire. Pour que cela ne se reproduise pas pendant le commentaire de ce 100 mètres qui allait devenir historique, je me suis écarté de Julien. Je me suis levé, j'ai pris mon bloc-notes et j'ai fait trois pas vers ma gauche pour me retrouver au milieu des spectateurs qui ne comprenaient pas vraiment ce que je faisais parmi eux avec mon micro-casque sur la tête. À l'arrivée, le tableau lumineux a affiché 47' 60" à côté du nom d'Alain Bernard. «New WR», nouveau record du monde pour le Français, un chrono que j'ai annoncé sur France Info à la limite de l'asphyxie, totalement pris par l'événement, emporté par la performance. Ce sont les spectateurs qui m'ont fait redescendre, en me félicitant, comme si j'avais nagé, en me souriant, pour me calmer, en me passant la main dans le dos, comme pour m'expliquer, que «oui, j'avais gagné»! Ce jour-là, pour la première fois de ma carrière, alors que j'avais déjà une quinzaine d'années de radio derrière moi, je me suis senti dans la peau d'un «passeur d'émotions».

Le 28 juin 2014, enfin, j'étais à Belo Horizonte pour la huitième de finale de la Coupe du monde de football entre le Brésil et le Chili. Depuis le début du Mondial, j'avais pu suivre la sélection brésilienne, assister à plusieurs de ses entraînements, commenter ses matchs et mesurer la formidable ferveur qu'elle suscitait. Ce jour-là, donc, j'ai dû commenter «mon» équipe du Brésil. Dans les écoles de journalisme, souvent, on parle «d'objectivité». Un grand mot en forme de cache-misère! Évoquons plutôt «l'honnêteté» du journaliste. Le 28 juin 2014, donc, au stade Minerao de Belo Horizonte, j'ai commenté honnêtement «mon» équipe du Brésil: pendant tout le match, dans ma tête, mais de tout mon cœur, j'ai chanté «Eu sou brasileiro, com muito orgulho, com muito amor», j'ai vibré avec les supporters auriverde, j'ai exulté quand David Luiz a ouvert

le score, j'ai souffert au moment de l'égalisation d'Alexis Sanchez, je me suis rongé les ongles pendant la prolongation, j'ai cru défaillir quand Pinilla a frappé la barre transversale de Julio Cesar dans les ultimes secondes et puis j'ai manqué pleurer quand Neymar a donné un avantage définitif aux Brésiliens dans la séance de tirs au but. Les auditeurs qui ont écouté ce match sur France Info ont très vite compris que j'étais « pour » le Brésil ! Mais j'étais « honnêtement » pour le Brésil et la passion résonnait dans chacun de mes mots. Si le Chili l'avait emporté, j'aurais fait mon métier, comme ce jour où le Paris Saint-Germain de Ronaldino était venu battre « mon » OM 3 à 0 au stade Vélodrome. Il est finalement beaucoup plus simple de commenter deux équipes pour lesquelles on ne ressent rien. Un très beau Lyon-Bordeaux sera toujours l'assurance de passer une bonne soirée mais un match avec le Brésil ou Marseille, même s'il me donne plus de fil à retordre, me donnera aussi toujours plus d'émotion et m'aidera à « passer » un peu plus de bonheur à mes auditeurs. Parce que la passion est contagieuse, j'en suis certain...

Franck Ballanger, journaliste au service des sports de France Inter

C. Du ventre aux cordes : soigner son outil

La voix est votre outil de travail, votre instrument de musique. Il faut la préparer, l'échauffer, en prendre soin. Un coureur ne s'élance pas sans un bon échauffement, un musicien ne débute pas un concert ou une répétition sans préparer son instrument et s'accorder.

Cette préparation débute devant son ordinateur. Il est fondamental de dire son journal pendant l'écriture, pour plusieurs raisons. D'une part, cela permet de vous approprier votre texte. Pas de surprises de coquilles en direct à l'antenne. D'autre part, vos cordes vocales s'échaufferont doucement alors que le stress de l'antenne fait forcer sur la gorge et abîme les cordes vocales. Profitez de l'écriture pour échauffer également vos muscles labiaux (exercices de diction, virelangue, répétition de mots ou de chiffres pour se mettre dans le ton et se concentrer, des techniques personnelles à chacun). Vous gagnerez en articulation, en prononciation et donc en compréhension. Vos phrases seront plus fluides.

➤ EXERCICE

Placez un crayon horizontalement derrière vos incisives, serrez légèrement les mâchoires pour le maintenir, puis dites votre texte. Essayez au maximum de prononcer clairement les mots. Ne placez pas le crayon trop loin dans la bouche sous peine de rapides sensations de nausée.

➤ TÉMOIGNAGE

L'écriture reste un moment relativement calme. Profitez-en pour sentir votre respiration ventrale. Cette respiration utilisée pour le chant et la relaxation permet de ne pas forcer sur la gorge et donc sur les cordes vocales, de maîtriser son souffle et donc sa voix, notamment pour la poser dans les graves et gérer son stress : elle apaise et détend.

Comment respirer par le ventre ?

La meilleure position reste la position allongée (l'exercice peut se réaliser debout ou assis avec le dos droit). Posez votre main droite sur le bas-ventre, sous le nombril et la main gauche sur la cage thoracique. Gonflez votre ventre dans une inspiration comme s'il poussait votre main droite. Votre main gauche (sur la cage thoracique) ne doit pas bouger. Lors de l'expiration, votre main droite pousse légèrement votre bas-ventre pour en expulser l'air. Votre main gauche ne bouge pas. Seul l'entraînement quotidien permet d'intégrer physiquement la respiration ventrale. Elle permet de détendre le corps.

Lorsque vous partez à l'antenne, quelques rotations des épaules (des mouvements circulaires) permettent de déverrouiller le haut du corps. Une fois assis devant le micro, le stress peut devenir envahissant. Prenez une grande et profonde respiration et expulser l'air d'une seule expiration, comme pour vous donner du courage avant de sauter à l'élastique. Cette expiration rapide permet de replacer le diaphragme, de calmer le souffle et de chasser le stress.

Enfin, n'hésitez pas à boire beaucoup d'eau. Cela permet de nettoyer, d'éclaircir les cordes vocales et d'éviter de se racler la gorge ce qui abîme les cordes vocales.

Nicolas Marsan, formateur en journalisme et comédien de théâtre

➤ EXERCICE

Simenon sur tous les tons

Interprétez cet extrait du *Chien jaune* de Georges Simenon dans ces trois styles : 1. Ton mystérieux puis amusé ; 2. Ton descriptif, sans émotion, neutre ; 3. Ton commentaire sportif, enlevé, emphatique.

Vendredi 7 novembre. Concarneau est désert. L'horloge lumineuse de la vieille ville, qu'on aperçoit au-dessus des remparts, marque onze heures moins cinq.

C'est le plein de la marée et une tempête du sud-ouest fait s'entrechoquer les barques dans le port. Le vent s'engouffre dans les rues, où l'on voit parfois des bouts de papier filer à toute allure au ras du sol.

Quai de l'Aiguillon, il n'y a pas une lumière. Tout est fermé. Tout le monde dort. Seules, les trois fenêtres de l'Hôtel de l'Amiral, à l'angle de la place et du quai, sont encore éclairées. Elles n'ont pas de volets mais, à travers les vitraux verdâtres, c'est à peine si on devine des silhouettes. Et ces gens attardés au café, le douanier de garde les envie, blotti dans sa guérite, à moins de cent mètres.

➤ LES GRANDES VOIX DE LA RADIO

La seule évocation de leur nom agit comme la madeleine de Proust. Le timbre d'une voix, les quelques notes d'un indicatif* et nous voici dix, vingt ou trente ans en arrière. Nos soirées adolescentes, nos après-midi d'été, les rires de la mi-journée en famille... Jacques Chancel, *Radioscopie*. Évelyne Pagès, la voix d'or de RTL. Albert Simon, la voix de crécelle de la météo d'Europe 1. Diffool, Max, Maître Lévy, une jeunesse parle. *Allô Macha*, Macha Béranger. Pierre Bellemare, *Vous êtes formidable !* Max Meynier et *Les routiers sont sympas*. Jean Paul Brouchon, 31 tours de France sur la moto suiveuse. Ménie Grégoire, les femmes prennent la parole. Michel Lancelot, *Campus*. Françoise Dolto et *L'enfant paraît*. Claude Villers, Pierre Desproges et un *Tribunal des flagrants délires*. *Salut les Copains*, Franck Ténnot et Daniel Filipacchi. Julien Besançon, Jacques Paoli, Jean-Pierre Farkas : ils inventent le journalisme radio. Et Jacques Chapus, Cauet, Pierre Bonte, Arthur, Daniel Mermet, Philippe Bouvard, Laurent Ruquier, Coluche, Francis Blanche, Lucien Jeunesse, Pierre Dac, l'abbé Pierre... des voix qui parmi des centaines d'autres ont fait la radio du dernier demi-siècle.

«François Hollande et Angela Merkel sont arrivés sur les lieux» annonce une dépêche à 14 h 48. Pendant ce temps-là, l'hélicoptère de secours des victimes débute. De cela aussi, il faut rendre compte. À Paris, toujours du desk et encore des interviews d'experts qui échaudent tous les scénarios possibles sans en retenir un particulièrement. Seule l'exploitation en cours de la boîte noire permettra d'y voir plus clair. Et justement, le jeudi 26 mars, coup de tonnerre : un enquêteur annonce qu'un des pilotes est resté coincé hors du cockpit. L'AFP sort un urgent en pleine nuit, il est 2 h 58.

Au matin de ce 26 mars, très vite cette info se confirme, elle émane du procureur de la République de Marseille qui tient une conférence de presse au cours de laquelle il affirme que seul le copilote (630 heures de vol) était aux commandes du Boeing au moment de la chute (13 h 02). Deux avions acheminant des proches de victimes ont atterri à Marseillan : du travail pour les journalistes marseillais ce jour-là. Ils sont sur tous les fronts. Entre 13 heures et 13 h 39, les urgents pleuvent dans les rédactions. Un nom revient sans cesse : Andreas Lubitz, c'est le jeune copilote. On apprend qu'il n'est pas répertorié comme terroriste mais que son comportement le jour du drame s'analyse «comme une volonté de détruire l'avion».

Dorénavant, une grande partie des sujets rebasculent vers l'Allemagne où les journalistes vont se ruer sur les lieux de vie du pilote suicidaire pour le décrire dans les moindres détails.

Les reporters encore sur le site du crash y resteront jusqu'au vendredi. Bientôt une info va en chasser une autre : les élections départementales vont prendre le pas dans le week-end sur ce terrible drame, celui d'un homme dépressif, sous médicaments, qui déchirait ses arrêts maladie pour cacher à ses employeurs son profond mal-être. André Lubitz, un pilote fasciné par les Alpes, a décidé ce mardi 24 mars d'en finir avec la vie, en entraînant dans son geste fou 153 personnes vers l'abîme.

➤ TÉMOIGNAGE

Laurent Gauriat : Le terrain, les rencontres, l'ambiance

Si j'ai choisi le métier de reporter en 1989, c'est avant tout parce que j'ai horreur de la routine. J'aime découvrir en permanence de nouvelles personnes : des anonymes, au cœur d'une actualité, ou des individus auxquels je n'aurais jamais pu accéder sans ma carte de presse. Les échanges ne durent souvent que dix minutes et restent sans suite, d'autres débouchent sur une amitié durable. Peu importe,

la surprise, l'inattendu sont chaque jour renouvelés, rien n'est prévu, tout est possible. En ce qui me concerne, je dirais que la rencontre est le moteur, l'oxygène du journaliste de terrain en radio.

Ce métier m'a aussi permis d'assouvir ma soif de découverte de nouveaux paysages. De la montagne ardéchoise aux rues mal famées de Tirana, de l'arrière-pays varois aux dunes géantes d'El Mréiti en Mauritanie ; en passant par les bidonvilles de Calcutta, le mur des lamentations à Jérusalem, l'hôtel de la Poste à Saint-Louis du Sénégal, l'aéroport de Gao transformé en campement géant, l'église de Bethléem assiégée, les routes minées de Prizren au Kosovo, les ruines fumantes des Twin Towers à Manhattan, les cimes enneigées de l'Atlas marocain ; ce métier m'a fait parcourir des dizaines de milliers de km et emmené dans une quarantaine de pays. Au-delà de ces pérégrinations à vocation non touristique, il y a le sentiment de traverser une époque en vivant de l'intérieur les événements qui, pour certains, resteront gravés dans l'histoire.

Le terrain, les paysages, l'autre, sont ma source d'inspiration car l'écriture radio se nourrit de détails, d'odeurs, d'attitudes. Regarder, écouter, ressentir : c'est le triptyque qui m'a rendu heureux ces dernières années. Du marché aux huîtres de Cancale aux mines de sel du Mali : l'enchantement est le même. Il n'y a pas besoin de prendre l'avion pour vivre intensément sa mission reportage. Ma curiosité est la même quel que soit le lieu. C'est juste plus valorisant de raconter qu'on a accompagné le pape au lac de Tibériade plutôt que de dire qu'on revient des quartiers nord de Marseille où un vingt-troisième caïd vient de tomber sous les balles d'une kalachnikov ! Mais peu importe la manière dont on vit ce métier, peu importe la manière dont on existe dans le regard des autres, le plus important me semble être l'épanouissement personnel, et à ce sujet, c'est au fin fond de l'Ardèche où j'ai travaillé pendant cinq ans en tant que reporter que j'ai ressenti mes plus belles émotions professionnelles. Oui, car j'étais seul ou presque à vivre l'actualité, à faire des rencontres époustouflantes avec des anonymes « extra » ordinaires. J'avais parfois l'impression de déclencher l'actualité en fabriquant mon sujet, d'être au début de quelque chose ; l'impression de faire vraiment de l'investigation.

A contrario, sur une grosse actu, en France ou à l'étranger, quand je traite le *hard news*, l'ambiance est très différente. Excitante car parfois dangereuse, mais parfois frustrante. Quand Lady Diana perd la vie sous le pont de l'Alma, quand les intempéries dévastent le Var, je suis

un élément de la meute journalistique. Un parmi tant d'autres. Le travail est plus mécanique, plus stéréotypé. Il faut aller très vite, alors chaque confrère fabrique son sujet à peu près de la même manière, avec les mêmes sons. C'est souvent décevant sur le plan de l'originalité, de la qualité d'écriture, mais l'adrénaline du direct, les nuits blanches entre journalistes, prétextes à de joyeux fous rires, ou encore l'exotisme des lieux me font toujours dire que je fais un beau métier !

Laurent Gauriat, reporter à Radio France de 1991 à 2014

D. Les cinq sens du reporter sur le terrain

1. Les yeux ouverts et les oreilles qui traînent

Pour appréhender le monde, le reporter compte d'abord sur ses yeux et ses oreilles. Mais comme vous et moi, il dispose de trois autres sens pour « sentir » la situation, pour « goûter » aux charmes de cette ville, pour « toucher » les réalités de cette crise. L'ouïe, la vue, l'odorat, le goût, le toucher : à ces outils, le reporter de terrain ajoute sa passion, sa curiosité, son courage parfois.

➤ TÉMOIGNAGE

Johan Moison : Suzanne leur servait le café

Mon nom de code c'est RER pour « reporter en résidence ». Je fais mon métier au milieu de mes auditeurs. Quel pied ! C'est de la vraie proximité géographique, pas téléphonique comme disait l'un de mes chefs. Faut aimer les gens quand tu fais ce boulot, les respecter. Le respect c'est fondamental. Tous les jours, tu prends le volant de ta voiture et tu pars sillonner ta zone pour aller les voir, les écouter et dénicher des histoires qui les touchent directement.

En locale, plus encore qu'ailleurs, il faut être curieux, avoir les yeux ouverts, les oreilles qui traînent. L'info, elle n'est pas sur le fil AFP, c'est toi qui vas la chercher. Comme cette histoire de chapelle devenue maison secondaire. Je cherchais un sujet pour illustrer le début des vacances, je me suis souvenu être passé quelques mois plus tôt près d'une chapelle surplombant la baie de Saint-Brieuc. J'avais remarqué un panneau propriété privée et deux voitures immatriculées 75 garées à proximité. J'ai frappé. Je suis tombé sur deux familles de parisiens amoureux des vieilles pierres et de la Bretagne. Ils m'ont raconté leur histoire autour d'un café : le rachat de l'édifice pour en faire un lieu de vacances.

Il y a aussi cette belle rencontre avec Suzanne en pleine contestation des bonnets rouges. Suzanne, c'est cette retraitée qui avait tissé des liens avec des gendarmes mobiles. Ces derniers étaient installés 24 heures sur 24 dans son jardin pour garder un portique écotaxe. Pendant trois mois, tous les jours, elle leur servait le café et des parts de gâteau. En partant, les gendarmes lui ont offert un bouquet de fleurs et une boîte de chocolats. Et aujourd'hui, elle reçoit encore des cartes postales de ses anciens « hôtes ».

Je suis joignable 24 heures sur 24. En cas d'actu chaude, j'ai une heure un quart de route à faire au maximum. Encore un avantage de la proximité ! Je suis souvent parmi les premiers sur les lieux avec mes confrères de la PQR (presse quotidienne régionale), c'est la grande force du réseau France bleu. Pour avoir des infos, il faut aussi « se montrer » aux cérémonies des vœux, au palais de justice, au commissariat, à la gendarmerie, chez les pompiers. On tisse des liens, un rapport de confiance s'installe avec mes différents contacts. C'est pareil avec les élus et ça ne veut pas dire qu'il y a connivence. Mon objectif, c'est que les gens se reconnaissent en écoutant la radio, leur radio.

Car comme le dit une auto-promo, « on ouvre notre parapluie ensemble sur France Bleu ».

Même s'il fait toujours beau en Bretagne...

Johan Moison, reporter en résidence à Saint-Brieuc pour France Bleu Armorique

2. Les coulisses d'un grand reportage

Selon les jours et les lieux, le monde est amer, doux, rugueux, salé, sucré, tendre, dur, puant, suave, etc. Il pue comme un bidonville de Bangalore, il embaume comme un marché aux épices à Saint-Denis de La Réunion. Calme et paisible comme un jour de paix à Paris, cruel et sanglant comme un jour de guerre à Alep, à Bangui, à Gaza...

➤ TÉMOIGNAGE

Fin mai 2014, dans l'est de l'Ukraine. Le conflit entre les séparatistes pro-russes et le nouveau pouvoir pro-occidental de Kiev tourne à la guerre civile. Mathilde Lemaire, grand reporter à France Info, vient de passer deux semaines à Donetsk. Ce matin-là, elle quitte la ville par le train. Elle ne sait pas encore qu'elle va réaliser un « grand »